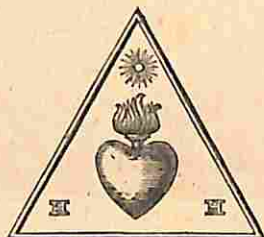


# LA LUMIÈRE



N° 201. — 27 SEPTEMBRE 1897. — SOMMAIRE : Le cerveau et l'âme (D<sup>r</sup> Lux). — Hystérie et Hypnose (D<sup>r</sup> Thomas). — Quelques mots sur le système de M. Van der Naillen (Paul Christian). — REVUE UNIVERSELLE (D<sup>r</sup> Lux) : Sur la relativité des connaissances humaines. — L'hypothèse spirite et M. Olivier Lodge. — Encore les effluves du corps humain. — Encore l'od. — La lune et son écorce. — Extériorisation de la personnalité. — Expériences de transmissions mentales avec M. Lauriol. — Curieux horoscope. — Rêves télépathiques. — Voix directes d'esprits et preuves d'identité. — Le merveilleux au XIX<sup>e</sup> siècle.

## LE CERVEAU ET L'ÂME

Dans notre article sur le *Cerveau comme organe de la pensée*, nous avons cherché à exposer le plus simplement possible, le mécanisme cérébral, d'après les découvertes récentes de Flechsig. Nous avons principalement insisté sur le rôle important que paraissent jouer les centres d'association, qui occupent les deux tiers de l'écorce cérébrale, tandis que les centres sensoriels qu'ils relient n'en occupent que le tiers. « C'est là, disions-nous avec van Gehuchten, que l'esprit trouve les éléments indispensables à tous les actes de la vie intellectuelle ou psychique. » Nous nous proposons aujourd'hui de pousser un peu plus loin cette analyse, non que nous prétendions apporter la solution définitive du problème, mais dans l'espoir de le préciser et de faire pressentir sa solution.

Le physicien, le chimiste, le physiologiste

et tous les savants qui se réclament de la science positive, s'efforcent d'expliquer tous les phénomènes de la nature par le jeu des forces mécaniques. La pensée, de même que la vie, n'est pour les matérialistes qu'une manifestation particulière de ces forces. Cela peut-il se soutenir de la vie, tout d'abord ? « Si l'on voulait », dit M. A. Gautier (1), le distingué professeur de chimie de la faculté de médecine de Paris, « si l'on voulait que tout ce qui se passe dans une simple cellule vivante, soit de l'ordre physico-mécanique, il faudrait expliquer comment chacune des manifestations matérielles qui se produit en chaque cellule des tissus ou des organes, s'harmonise dans l'être vivant complet en une manifestation ordonnée générale où tout vient concourir

(1) Les manifestations de la vie et les forces matérielles. (*Revue des sciences*, 15 avril.)



à la vie normale, à la conservation de l'individu complet. »... « *La vie résulte de l'ordre imprimé à ces divers actes matériels, venant concourir à un même but.* » Et plus loin, appliquant le même raisonnement aux phénomènes psychiques : « Cette association de cause mystérieuse, ce contrat pour le travail de toutes les cellules, en vue d'un but commun, la vie générale, la conservation de l'individu, est chez l'animal, et en particulier chez l'homme, accompagné de phénomènes d'un ordre spécial, qui ne paraissent avoir avec les phénomènes matériels, aucune commune mesure ou équivalence. Je veux parler des manifestations de la conscience : la pensée, la volonté, le sens esthétique, le sens moral. Pouvons-nous rattacher ces manifestations aux forces matérielles ? Oui, si elles sont démontrées équivaloir à une dose d'énergie mécanique, chimique ou calorifique. »

Or cette démonstration n'a jamais été faite. Il n'y a pas de transformation de l'énergie matérielle en énergie de raisonnement, de délibération, de pensée, et les actes psychiques n'ont pas d'équivalent mécanique. Nous reviendrons plus loin sur ce point si important. Auparavant nous devons examiner si les découvertes de Flechsig ont apporté quelque lumière nouvelle sur la question du parallélisme entre les actes psychiques et les modifications concomitantes du cerveau.

\* \* \*

Un auteur allemand, Schultz (1), a vivement critiqué les conclusions de Flechsig, et nous lui ferons beaucoup d'emprunts.

Les centres d'association n'offrent rien de très spécial, et ne sont pas le siège d'un mécanisme qu'on ne saurait trouver ailleurs ; Flechsig a donc tort de les appeler tout net des *centres psychiques*, sous prétexte que c'est à leur niveau que s'élaborent l'esprit, la pensée, la conscience. En réalité, ce ne sont que des arcs réflexes interposés à des arcs réflexes ! en sorte que le cerveau humain se réduit à un organe réflexe extrêmement compliqué. En effet, le

cerveau possède des arcs réflexes non seulement entre les appareils sensoriels internes (centres sensoriels) et les organes moteurs internes (cellules motrices du névraxe), mais d'autres qui relient entre eux ces arcs réflexes, les associent, et ce sont ces fibres d'association qui occupent précisément la plus grande partie de l'écorce grise du cerveau. L'unité apparente du centre cérébral se décompose ainsi en une multitude d'appareils élémentaires à nous, bien connus et ordonnés suivant une loi invariable. Il en est de même, d'ailleurs, de la pensée dont l'unité n'est que formelle ; l'acte psychique le plus simple est multiple. Voilà qui réduit les centres d'association de Flechsig, ses centres psychiques, à ne plus être qu'un vaste appareil d'union, très riche en fibres, il est vrai, entre des arcs réflexes !

Si l'on compare le cerveau humain à celui des animaux les plus élevés, y compris les singes anthropoïdes, on constatera que les centres d'association y occupent, comparativement aux centres sensoriels, un volume et une surface, absolus et relatifs, plus considérables. Beaucoup d'animaux peuvent donc être supérieurs à l'homme, soit par leur force musculaire, soit par l'acuité de leurs sens ; mais l'homme — et c'est ce qui fait sa prééminence caractéristique — possède, grâce à son riche appareil d'association, la faculté de relier entre elles une multiplicité extrême d'impressions sensorielles, soit actuelles, soit antérieures, et celle d'exercer, avec une mesure et une convenance parfaites, tous les mouvements qu'exige la vie de relation ; grâce à cet appareil perfectionné, la moindre impulsion, chez lui, peut gagner une grande importance. L'exercice de ces deux facultés associées, si frappant dans le langage articulé, ne peut se concevoir que par un mécanisme de réflexes extraordinairement développé. Cette constatation aurait dû suffire à Flechsig ; aussi, pour ne pas s'être maintenu sur son terrain spécial et l'avoir quitté pour faire de la psychologie et de la philosophie, sans y être préparé, est-il tombé dans la confusion et dans l'erreur.

(1) Gehirn und Seele. (*Deutsche med. Wochenschrift*, 4 février 1897.)



La science n'est pas encore assez avancée pour permettre d'établir le parallélisme exact entre le fait psychique et le mouvement correspondant des molécules cérébrales. Mais, comme le dit Schultz, il n'est pas dit qu'elle n'aura quelque jour son Newton pour faire la découverte de la loi qui régit ce parallélisme. Il n'y a donc pas lieu de poser ici une limite à notre connaissance — limite au-delà de laquelle serait l'inconnaissable, *Ignorabimus* de Dubois-Reymond. Le premier fait à établir — et on y arrivera certainement — c'est de trouver *comment la sensation naît du mouvement* ; car c'est l'erreur de Flehsig, celle de toute l'école matérialiste, de considérer comme une seule et même chose le mouvement matériel et le phénomène psychique.

Les vibrations matérielles ou chimiques, d'origine périphérique, en arrivant au cerveau, *s'y impriment* ; « cet effet s'accomplit dans la cellule cérébrale, grâce à une suite de modifications matérielles en équivalence avec l'énergie mécanique ou chimique qui les provoque : du glycogène, des nucléines, disparaissent du cerveau, de la cholestérine, des phosphates apparaissent, le cerveau s'échauffe, etc., et l'ensemble de l'énergie représentée par les modifications de la cellule impressionnée est égale à celle qui a été transmise à la cellule. L'énergie d'excitation équivaut, en un mot, à l'énergie d'impression et de réaction, dans lesquelles elle se transforme. Mais lorsque l'impression matérielle a été ainsi emmagasinée dans la cellule cérébrale et qu'un nouvel équilibre chimique et physique s'y est établi, les faits de conscience commencent et se succèdent. De l'impression naît la sensation ; elle éveille la pensée qui se développe et peut faire naître la volition. La pensée, la conclusion, peut même ne se réveiller que des années après que l'impression matérielle a été produite, et que s'est dissipé le flux d'énergie qui a traversé le cerveau. C'est que la pensée, la volition, ne sont pas l'impression, ni l'une des formes passagères et transmuable de l'énergie impressionnante. La sensation elle-même n'est pas une conséquence de l'impression, qu'elle peut ne pas suivre. Si elle naît, elle

peut éveiller la pensée, c'est-à-dire l'aperception, la *vue intérieure* des modalités de l'impression produite dans l'organe récepteur, aussi bien que des impressions antérieures. Le jugement résulte de la comparaison de ces impressions entre elles et avec des vues, des types innés. Le sens intime, c'est ce qui nous fait ainsi voir, comparer, juger » (A. Gautier). Ces phénomènes persistants de conscience, de *vue intérieure*, la mémoire les conserve et l'esprit les aperçoit, les compare. L'énergie développée au moment où s'est faite l'impression matérielle a depuis longtemps disparue alors. On peut donc affirmer que l'acte psychique ne résulte aucunement d'une transformation de tout ou partie de l'énergie transmise au cerveau et ayant produit l'impression.

Dès lors, la conscience, le jugement, la pensée, ne peuvent être considérés ni comme des modes de l'énergie matérielle, puisqu'ils ne la font pas disparaître proportionnellement, ni comme des conséquences directes, ou même nécessaires, de l'acte matériel qui produit l'impression, ni de la sensation elle-même ; ils consistent essentiellement en appréciations de formes et de rapports inscrits et conservés dans nos organes, en comparaison de formes ou d'impressions issues de faits particuliers avec des types généraux, fournis par le sens intime. L'exemple suivant, emprunté à M. A. Gautier, fera bien comprendre notre idée. Lorsqu'un artiste tire de son violon une série de sons qui font naître en nous une idée musicale, un sentiment ou une émotion quelconque, le travail matériel du bras, des cordes, de l'archet, les vibrations de l'instrument et de l'air, qui frappent les oreilles, puis suivent le nerf acoustique, l'impression qui modifie le cerveau et y persiste, tout cela constitue une succession de phénomènes mécaniques et physico-chimiques susceptibles de mesure et d'équivalence. « Ces impressions matérielles se transmettent aussi bien au cerveau d'un chien, d'un nègre ou d'un parisien affiné, et y produisent des effets physico-chimiques semblables. » Mais l'effet produit sur l'âme est bien différent ; la musique de l'artiste



fera hurler le chien, sera indifférente au nègre qui appréciera mieux la musique sauvage de ses congénères de l'Afrique, enfin éveillera chez le parisien une pensée particulière, effet de la comparaison des perceptions reçues, de leur ordre de grandeur et de succession avec des types esthétiques préexistants que la raison peut expliquer parfois, mais ne nous fournit pas. Cette vue interne de l'ordre de succession et de grandeur, source du jugement, du plaisir ou de la peine, est absolument *immatérielle*. En effet, si l'on produit les mêmes sons que tout à l'heure, mais en sens inverse ou dans un ordre quelconque, on obtiendra une suite d'impressions matérielles semblables aux premières, *à l'ordre près*, et une succession d'états physico-chimiques identiques pour chaque note prise individuellement ; l'effet sera le même sur le chien, par exemple, mais chez le parisien de tout à l'heure, il ne naîtra plus de pensée musicale. « L'ordre changé, le sentiment intime des rapports change ou devient nul ; la pensée musicale s'évanouit. C'est donc uniquement la perception intérieure de l'ordre, des rapports, c'est leur comparaison avec des types intuitifs qui permet le jugement et fait naître la conclusion, la pensée. Or, cette perception, cette vue intérieure, cette comparaison ne sauraient avoir aucun équivalent mécanique, parce qu'une forme, un rapport, un ordre, n'en ont pas, à plus forte raison le sentiment intime, la perception de ces formes, de ces rapports, c'est-à-dire le jugement, la pensée. »

\* \*  
\*

Mais, dira Flechsig, si la maladie ou un processus destructif quelconque vient à atteindre telle partie du cerveau, on verra disparaître telle série de phénomènes psychiques ; c'est donc que la partie atteinte est bien le siège de ces phénomènes. Il est certain que, dans certaines maladies mentales par exemple, on a pu constater une altération marquée des centres d'association, altération consistant le plus souvent en une destruction de cellules, de fibres ; la pensée ne peut plus s'exercer d'une manière sui-

vie en pareil cas, elle devient confuse et désordonnée ; de nouvelles images mentales, absolument étrangères à l'intelligence normale, peuvent surgir, les acquisitions intellectuelles antérieures deviennent lettre morte. La paralysie générale a fourni beaucoup de matériaux à cet égard. On a constaté, par exemple, qu'une lésion affectant principalement les lobes frontaux, c'est-à-dire le centre d'association antérieure entraîne chez le malade l'altération ou la perte des idées concernant sa propre personnalité et ses rapports avec ce qui se passe dans son corps et au-dehors de lui, symptômes concordant avec les observations de Bianchi sur des singes supérieurs qui avaient subi l'extirpation des lobes frontaux. On a encore constaté que les phénomènes varient selon que la lésion est irritative ou destructive ; ainsi le malade peut présenter du délire des grandeurs, en associant avec sa personne des images mentales anormales ; d'autres fois, il lui devient impossible de saisir les rapports de sa personne avec le monde extérieur, ne peut plus rien observer de ce qui l'entoure et perd le souvenir de sa propre existence. Ou bien, en possession de nombreuses idées, qui lui restent, il parle avec une suite apparente, mais en mélangeant l'imaginatif au vrai. D'autres fois, il perd entièrement le sens esthétique et moral, et commet une série d'actes en contradiction avec sa vie antérieure, ne peut plus exercer de contrôle sur lui-même. Parfois survient, comme tableau final, l'imbécillité, avec une perte complète des images mentales relatives à sa personnalité (L. Barker).

Les troubles varient selon les régions atteintes ; les exemples que nous venons de donner nous suffiront en ce qui concerne les centres d'association. Si les centres sensoriels sont atteints, les phénomènes sont tout différents ; on observe alors les sensations subjectives les plus curieuses, de véritables hallucinations dont le malade lui-même, reconnaît la nature subjective ; ou bien ce sont franchement les cécités, surdités, etc., corticales ; tout dépend de la nature et de l'étendue de la lésion.

C'est en se servant de ces données de la



science que Flechsig prétend localiser les phénomènes intellectuels et psychiques en général dans les différentes régions du cerveau ; cela explique aussi la tendresse toute particulière qu'il a conservée vis-à-vis du système de Gall. Mais il va plus loin encore : il parle d'un *chimisme de la conscience* et espère découvrir, par le moyen de procédés physico-chimiques, les traces des impressions sensorielles antérieures. C'est un retour à Descartes ; ce philosophe, le premier d'ailleurs, à notre connaissance, qui ait tenté d'expliquer exclusivement par la mécanique, les associations d'idées, soutenait que les impressions sensorielles laissaient des traces matérielles dans le cerveau. Or, Paulsen, un autre philosophe, a bien établi que le parallélisme qui existe entre les phénomènes psychiques et les phénomènes matériels n'entraîne pas la localisation de ces phénomènes en un même point.

La tâche de la physiologie cérébrale est de découvrir dans le cerveau les conducteurs de l'influx nerveux et la nature des excitations reçues ; rien de plus. On ne viendra jamais nous démontrer physiquement l'esprit, l'âme, la volonté, les instincts ! On trouvera des neurones, on constatera les connexions qui les relie entre eux, on étudiera les phénomènes physiologiques qui s'y passent. Tout le reste est interprétation, et qui dit interprétation, dans cet ordre d'idées, dit fantaisie !

Les physiologistes et les aliénistes, pour maintenir leurs prétentions, font valoir les faits cliniques ; nous en avons donné des exemples plus haut. Eh bien ! les faits cliniques ne prouvent rien en faveur de leur thèse de la localisation. Nous renvoyons à toutes les raisons données plus haut et à la conclusion de Paulsen. Une comparaison rendra la question plus claire, nous l'empruntons à Schultz : Prenons une personne absolument ignorante en électricité, qui se trouverait pour la première fois en présence d'une pile de Volta ; supposons qu'on produise une interruption dans le conducteur extérieur à la pile ; une étincelle jaillira ! Si la personne est intelligente, elle pourra, en expérimentant et en réfléchissant, ga-

gnier la conviction que la production et l'intensité de l'étincelle dépendent de l'arrangement, du nombre et de la surface des disques métalliques qui composent la pile, de l'état d'humidité des rondelles isolantes, etc. Mais que dirions-nous de ce même expérimentateur s'il s'avisait de rechercher la lumière ou ses éléments dans telles parties de la pile ou du fil extérieur. C'est le cas des physiologistes qui cherchent l'âme dans les cellules cérébrales. Lorsque dans une horloge un rouage se fausse ou se brise et que les aiguilles ne tournent plus, attribuerons-nous à ce rouage la faculté de marquer les heures ?

\* \*

D'après ce qui précède, on voit que la psychologie actuelle est impuissante, avec les données qu'elle possède, à expliquer le passage du mouvement vibratoire à la sensation, c'est-à-dire celui de l'extensif à l'intensif, pas plus qu'elle n'explique la conservation des impressions. Bien des difficultés disparaissent, si nous avons égard à l'existence du périsprit. Mais même si nous admettons que le mouvement vibratoire se communique à celui-ci, la question ne sera pas résolue d'emblée, comme on peut le voir dans l'article que notre distingué collaborateur Marc a consacré au *Périsprit*, dans le numéro du 27 juin de la *Lumière*. Cependant cette conception nous rapproche de la solution, par cela même qu'il y a une correspondance intime entre le périsprit et l'âme, presque aussi intime que dans un miroir sphérique entre la surface concave et la surface convexe ; le périsprit peut, en effet, être considéré comme le revers physique de quelque chose d'immatériel, grâce à son union dynamique avec l'âme. Nous renvoyons pour plus de développements à l'article que nous venons de citer.

Mais revenons aux théories de Flechsig. Schultz reproche vivement à cet auteur de ne posséder aucune idée précise sur l'âme. Ainsi il l'appelle : « l'ensemble des phénomènes qui se passent dans l'intimité de la conscience individuelle », et plus loin : « les phénomènes vitaux qui sont accompagnés de conscience ». Ailleurs il admet comme



clairement démontré que le mammifère privé de cerveau n'est pas dépouillé de tous les mouvements animiques : car il a des instincts et fait des mouvements pour les satisfaire ; cependant, un peu plus bas, il dit que les mouvements des animaux qui sont relatifs aux instincts n'ont rien à voir avec l'esprit ou l'âme ; c'est que pour lui « les instincts inférieurs sont essentiellement des phénomènes physico-chimiques qui n'offrent pas la moindre trace d'un caractère psychique », et ailleurs, enfin, « les instincts ne prennent un caractère psychique qu'en pénétrant dans la conscience sous la forme de sentiments ; ceux-ci ne représentent donc que l'envers physiologique des instincts ». Nous avons tenu à donner les citations précédentes pour faire voir à quelles contradictions et à quelles erreurs on aboutit, lorsqu'on veut de force faire rentrer dans une théorie trop étroite des faits qu'elle est incapable de contenir.

Par ces mêmes citations on voit que Flechsig effleure là — sans s'en douter, dit Schultz, — un problème psychologique de la plus haute importance, celui des limites et des conditions de la vie psychique. Mais d'abord tous les processus ou phénomènes psychiques sont-ils conscients ? La psychologie moderne le nie ! En effet, il n'existe guère d'excitation nerveuse, d'un degré quelconque, qui soit nécessairement et par elle-même liée à la conscience. Il arrive très souvent au contraire que le même mécanisme — et c'est vrai non seulement pour les sensations élémentaires, mais pour les associations les plus élevées — soit accompagné de conscience un jour et ne le soit pas le lendemain. Il faudrait, pour bien faire, tenir compte de l'ensemble des excitations qui viennent simultanément assaillir le cerveau. Chacun sait par expérience, qu'à côté de perceptions conscientes, il reçoit journellement une série d'impressions qui restent inconscientes ou du moins subconscientes. Comme l'a fait remarquer Wundt, il en est du contenu de notre conscience comme de celui du champ visuel ; très nette au centre, l'image perd graduellement de sa netteté vers la périphérie pour y devenir absolument confuse. D'ailleurs,

nous ne sommes renseignés que sur notre propre conscience, et nous ne jugeons de celle d'autrui que par la nôtre. C'est là une source d'erreurs inombrables. Il faut donc conclure, contrairement à ce que prétend Flechsig, que tous les phénomènes d'excitation qui se produisent dans le cerveau, sont liés à des phénomènes psychiques, dont quelques-uns — surtout les plus complexes — peuvent être désignés par nous comme conscients. Le problème de la conscience psychologique est trop important pour être traité incidemment en quelque sorte ; nous n'en dirons donc pas davantage.

\* \*

Comme les travaux de Flechsig, en raison de leur grande importance en anatomie et en physiologie, sont appelés à avoir un grand retentissement, nous devons encore mettre le public en garde contre certaines déductions philosophiques ou plutôt métaphysiques qu'il a tirées de ses découvertes. Il en appelle franchement à Kant, c'est-à-dire est kantiste à sa façon ; il n'a pas besoin pour cela de l'immatérialité de l'âme, la vigueur de l'esprit, dans toutes ses manifestations, ne dépendant que de l'état du corps ; mais de par la structure même de son cerveau, l'homme a un penchant à envisager l'ordre naturel des choses dans le domaine de l'esprit ; il est donc amené forcément à une conception idéale de l'Univers. Mais, dit Schultz, « en quoi la construction du cerveau, telle que le montre Flechsig, peut-elle devenir le fondement de notre manière d'envisager l'espace et le temps d'une part, le principe de causalité de l'autre ? Nous n'en sommes pas là ! La critique de la raison pure de Kant n'a pas encore été traduite en physiologie. D'ailleurs tout cela ne changerait rien à ce fait : c'est que tout phénomène physique devient en dernier ressort psychique. Tel est le point de départ nécessaire d'une conception idéaliste du monde. Au contraire, les conclusions de Flechsig ne pourraient — avec un peu d'esprit de suite et de clarté — que fonder un matérialisme. Personne, que nous sachions, sauf Flechsig, ne s'aviserait



de découvrir comment une « théorie mécanique des phénomènes psychiques » et l'établissement d'une « base physiologique de la morale », dans le sens de l'auteur du « Système de la Nature » et de la « Bible du matérialisme », pourraient donner naissance à une conception idéale du monde. C'est que pour lui ; comme il le dit en terminant, « les progrès de la science de la Nature conduiront à ce but avec la nécessité inéluctable d'une loi naturelle » ; voilà qui prouve nettement que Flechsig a entièrement méconnu la portée de la connaissance scientifique. »

De ce que certains savants s'égarent en quittant ce terrain de la science positive, ou de ce qu'ils ne savent pas se servir des connaissances scientifiques, pour donner une base, un corps à leurs spéculations métaphysiques, il ne s'en suit pas qu'il faille condamner celles-ci. Comme le dit Schultz, « la spéculation naît dans le même terrain que les arbres si fleuris de l'art et de la religion ; elle est ainsi que ces derniers, une création de notre esprit (1), et comme elle est en conformité avec un besoin de notre nature, elle exprime une réalité de même ordre que notre esprit et est adéquate avec elle, formant ainsi l'apogée du développement de l'esprit et lui faisant atteindre le noble but auquel il est déterminé. » Malgré les restrictions qu'il y aurait à apporter aux idées exprimées ici par Schultz, restrictions que justifient amplement les phénomènes psychiques *objectifs* d'observation et d'expérimentation journalières, qui sont sur le point de forcer la porte des cénacles scientifiques — comme l'a fait le magnétisme animal sous le déguisement de l'hypnotisme, — malgré le peu de conformité de l'opinion du savant allemand avec la sublime philosophie de notre Salem-Hermès, nous devons exprimer toute notre satisfaction de voir des hommes de science positifs, qui mettent l'observation et l'expérimentation au-dessus de tout, et ne reconnaissent d'au-

tre vérité que celle fondée sur l'expérience, de les voir, disons-nous, rompre des lances en faveur de la spéculation métaphysique. « Celui-là, dit Schultz, qui trouve sa suprême satisfaction à accumuler les faits scientifiques individuels, sans même chercher les liens qu'ils peuvent avoir avec d'autres sciences, avec lui-même, avec tout, celui-là pourra abandonner, selon l'expression de Flechsig, sans regret et sans envie, la spéculation à la philosophie..... La vraie satisfaction ne se trouve que dans la « création » — et la spéculation métaphysique est œuvre de création en définitive ; car, à la place des faits individuels et disséminés que fournit la science, elle nous met en possession, en se servant de ces mêmes faits, d'une conception synthétique de l'Univers. Que le spinosisme ait finalement raison du parallélisme, comme le veulent beaucoup de savants, ou que l'idéalisme transcendant de Kant paraisse plus logique au naturaliste, en raison des rapports du physique et du psychique, nous n'avons pas à discuter cette question ici ; nous tenions simplement à justifier les recherches métaphysiques et à faire ressortir leur importance morale, afin que le mépris et le dédain incompréhensible affiché pour la philosophie, qu'ils comprennent mal, par les naturalistes modernes, disparaissent une fois pour toutes de leurs écrits. »

\* \* \*

Nous avons mis toute cette discussion sous les yeux du lecteur pour lui permettre de se rendre compte des idées qui règnent dans le monde savant sur le grand problème de l'âme. Constatons avec satisfaction que le nombre des matérialistes est en décroissance, et que beaucoup, s'ils ne sont encore franchement spiritualistes, tendent à le devenir par un chemin détourné, par celui de l'idéalisme, du monisme, voire du panthéisme. Ce sont autant d'esprits prêts à recevoir la révélation nouvelle que leur apportera notre grand Salem-Hermès (1).

(1) Il y a des réserves formelles à faire, en ce qui concerne la religion ; Schultz nous paraît être un moniste en spiritualisme et la révélation n'existe pas pour lui ou si elle existe, elle est entièrement intérieure et subjective, suivant les théories du criticisme religieux protestant moderne.

(1) Qu'ils le veuillent ou non, les hommes de science subiront la révélation, et ils seront heureux de la subir, car elle élargira leurs horizons, leur apportera la solution des grands problèmes, et en particulier du problème de la destinée humaine. Pour préciser ce point, nous reprodui-



Nous sommes heureux de terminer par la dernière phrase du remarquable article du professeur A. Gautier : « La vraie science ne saurait rien affirmer, mais aussi rien nier, au-delà des faits observables de la ma-

tière et de l'entendement, et c'est une science à rebours que celle qui ose assurer que seule la matière existe, et que seules ses lois gouvernent le monde. »

D<sup>r</sup> LUX.

sons ici une partie de la note que nous avons insérée à la page 2 des *Lettres de Salem-Hermès* (La Lumière, 1896, in-8) : « Des causes multiples égarent notre raison et, à différentes époques, il a été opportun qu'un secours lui vint d'en haut pour l'assister, la retirer de ses erreurs et la remettre dans le droit chemin ; de plus la science demeure impuissante lorsqu'il s'agit de démontrer à l'homme sa véritable fin ; seule, une révélation peut la lui faire connaître. Cette révélation lui est donc nécessaire pour qu'il

puisse diriger les actes de sa volonté. Elle n'est jamais d'ailleurs, qu'une lumière qui vient s'ajouter à nos lumières naturelles ; elle jette ses clartés sur les vérités qui dépassent la portée de notre intelligence, nous les rend sensibles ; et Dieu, par l'entremise de ses envoyés, nous la distribue graduellement, selon le degré d'avancement de l'esprit humain lui-même ; et moins en raison des mérites de l'humanité que par son amour pour elle. »

## HYSTÉRIE ET HYPNOSE

Le D<sup>r</sup> Morton Prince, démonstrateur de maladies nerveuses à l'École de médecine Harvard (Etats-Unis d'Amérique), a publié sur ce sujet un très important mémoire lu à la *Société pour les recherches psychiques* de Londres, par M. Sidgwick, le 23 avril dernier. Le résumé de ce mémoire, qui renferme une théorie très originale des phénomènes de l'hystérie et de l'hypnose, intéressera certainement les lecteurs de la *Lumière*.

Le plus grand obstacle qui a empêché jusqu'à présent de trouver une explication satisfaisante des phénomènes hystériques et hypnotiques, c'est qu'on a universellement et tacitement admis que les conditions psychiques et physiques sont toujours les mêmes dans tous les cas ; en réalité, les phénomènes sont si complexes et si divers qu'on n'a pu encore les assujettir à une loi unique les gouvernant tous. Ainsi l'hystérie peut dépendre soit d'un rétrécissement du champ de la conscience ou d'idées fixes conscientes ou subconscientes, soit d'un défaut de l'inhibition cérébrale, soit de l'auto-suggestion ou de la suggestion étrangère, etc. En conséquence, les processus physiologiques et les zones cérébrales impliqués diffèrent probablement dans les différents cas. Cette théorie, qui suppose l'« en-

trée en état de sommeil » localisé de tels ou tels parmi les centres supérieurs du cerveau, n'a pas la prétention de couvrir toutes les formes d'hystérie et d'hypnose, bien que, probablement, elle s'applique aux cas les plus fréquents, ceux dans lesquels le sujet hypnotisé est réduit à l'état d'automate.

Les observations sur lesquelles cette théorie est fondée sont antérieures de plusieurs années aux publications des psychologues français, tels que Janet, qui ont jeté une si vive lumière sur le sujet de l'hystérie. Les expériences de l'auteur, faites indépendamment, confirment d'une manière frappante, bien des résultats obtenus par Janet. Elles se rapportent principalement à des cas d'anesthésie et de paralysie hystériques ; elles ont montré que le cerveau, des hystériques réagit aux impressions externes, malgré l'anesthésie apparente, en d'autres termes, qu'un hystérique qui a perdu la faculté de percevoir une sensation, sent, voit ou entend réellement, bien qu'il n'en ait pas conscience.

Dans un premier cas, celui de M<sup>me</sup> B..., il s'agissait d'une hystérie et névrite traumatiques, résultat d'un accident, dans lequel l'épaule gauche fut blessée ; on vit se produire chez la malade une série de symptô-